

Temporalités

Revue de sciences sociales et humaines

Une critique sociale du temps au cœur des préoccupations de *Temporalités*

Claude Dubar

Référence(s) :

Rosa H., 2010. *Accélération, une critique sociale du temps*. Paris, traduction de Renault D., Paris, La découverte, coll. Théorie critique

l'Accélération est un livre ambitieux, passionnant, puissant qui repose sur un postulat essentiel pour la revue *Temporalités* (accord I) à partir d'une conception du temps contestable (critique I). Il propose une conceptualisation très intéressante des « niveaux du temps » (temporalités ?) qui paraît opératoire (accord II) à condition de la relier à des travaux empiriques (critique II). Il tente d'argumenter le passage de la première modernité (dite « classique ») à la seconde (dite « tardive ») de façon souvent convaincante (accord III) mais à partir d'un concept d'accélération du changement social qui pose beaucoup de problèmes (critique III). Ainsi malgré une analyse souvent pertinente de la modernisation et de la dynamique du capitalisme (accord IV), l'ouvrage ne peut-il éviter les pièges du déterminisme technologique et de l'hégémonie du système aboutissant à une conception quasi-nihiliste teintée de postmodernisme (critique IV). Il se termine pourtant sur des scénarios intéressants concernant le devenir de la gouvernance et du politique.

Accord I

2« Le temps est une catégorie clé d'analyse du monde social ». Hartmut Rosa plaide pour que les sciences sociales adoptent toutes une « perspective temporelle » (comme l'Histoire dont il est fait très peu mention en tant que discipline). Il se propose de « reformuler la théorie sociale dans cette perspective, à partir du concept d'accélération sociale » (nous y reviendrons). Pour lui, la perspective temporelle permet de dépasser le clivage entre structures et acteurs, « l'un des plus mystérieux du monde social ». En effet, selon Rosa, cette perspective permet de saisir le point de jonction entre les perspectives « objectives » du système et les orientations « subjectives » des acteurs, la manière dont les projets individuels se coordonnent avec les « exigences systémiques ». Qu'il s'agisse des systèmes (techniques, économiques, sociaux, etc.) ou des acteurs (individuels et collectifs), c'est le rapport entre passé, présent et avenir (cœur de la perspective temporelle) qui permet de comprendre les évolutions sociales (exemple : la modernisation des structures) et les transformations du « rapport du sujet à lui-même » (exemple : la montée de l'autonomie). Il n'y a rien à redire sur

cette stratégie de recherche qui veut dépasser les clivages disciplinaires et les clivages entre structure et acteur, déterminations et significations grâce à une perspective temporelle.

Critique I

3 Là où le bât blesse, c'est que Rosa refuse de passer du temps aux temporalités. Pour lui, il n'y a qu'un temps : celui des horloges et des calendriers, de la physique classique (newtonnienne) et de la technique, de la coordination « objective » des activités et de la mesure « quantitative » des grandeurs mécaniques : distances, vitesses et... accélération. Pas d'autre définition de l'accélération que la dérivée seconde du temps chronométrique, du rapport de la vitesse au temps. « Tout va de plus en plus vite » veut dire qu'il y a de plus en plus de *choses* (actions, événements, sensations, changements, décisions etc.) par unité de temps. « Comment veux-je passer mon temps ? » (p. 18) veut dire, en fait, combien vais-je faire de choses dans le temps qui vient... Pas de distinction forte entre *temps personnel* et *temps social*, temps psychologique *vécu* et temps chronologique *calculé*. Il n'y a qu'un temps et il s'accélère au point que « tous disent manquer de temps »... On ne peut être d'accord : le temps est multiple, il existe des temporalités distinctes et hétérogènes, des façons différentes de relier passé, présent et avenir (comme les formes d'historicité d'Hartog), des oppositions qualitatives entre « temps contraint, objectif, *paramètre* » (Grossin ou Chesneaux) et temps libre, choisi, vécu, *compagnon* (idem). Tout ramener à un seul temps chronométrique, c'est s'interdire de repérer des contre-cultures, des mouvements sociaux, des problématiques alternatives à l'hégémonie des structures technico-économiques du capitalisme mondialisé.

Accord II

4 Pourtant, la distinction de Rosa entre ce qu'il appelle « trois niveaux du temps » pourrait bien recouper ce que nous appelons souvent « temporalités ». Le « temps historique », de « longue durée » (Braudel) c'est « le temps du monde », le long-temps qui est une temporalité fondée sur la connaissance du passé, de sa profondeur, de ses périodes et structures. Le « temps biographique » c'est « le temps de la vie », d'une existence entière, d'une « carrière » au sens de succession d'expériences et d'attentes (champ d'expérience et horizon d'attente de Koselleck) fondées sur des anticipations successives de futurs contraints, probables ou possibles, une temporalité du bio-temps, moyen terme entre la longueur de l'Histoire et la durée de l'action. Le « temps de la vie quotidienne » c'est le temps de l'action (incluant la réflexivité) celui du présent, du court terme, de l'ins-temps au sens de l'articulation entre un passé proche qui se prolonge et un avenir déjà en marche. Rosa parle même d'un temps sacré, mythique, religieux (éterni-temps) qui assure une sorte de « bouclage » entre passé primordial (création) et fin des temps (apocalypse). Deux autres distinctions apparaissent dans le texte de Rosa : celle qui sépare « temps abstrait » (chronologique) et « temps des événements » (vécu), celui qui dissocie le temps « calculé » du temps « estimé » ou « remémoré ». Toutes ces distinctions sont théoriquement importantes et pourraient être empiriquement opératoires.

Critique II

5 Mais ces distinctions sont en fait des variations du même temps physique, puisque leur comparaison est quantitative : le temps « estimé » est la moitié du temps « calculé » à partir des agendas (p. 166) et le temps « remémoré » ou « subjectif » est soit plus court (exemple du temps passé devant la télévision) soit plus long (exemple du temps riche en expériences) que

le temps chronologique. Celui-ci a beau être qualifié de « linéaire, abstrait, sans qualité propre » (p. 201, 213 etc.), il semble être le seul pris en compte dans l'ouvrage dont le titre renvoie à sa mesure physique... Et c'est là qu'il y a problème. Car si l'ouvrage fait bien référence à des enquêtes empiriques (j'en ai relevé une quinzaine, surtout allemandes et américaines) il s'agit presque toujours d'enquêtes quantitatives sur le mode des budgets-temps ou des mesures de temps divers. Concernant le « qualitatif », on trouve surtout des phrases toutes faites, décontextualisées, qui donnent l'apparence de l'évidence (« ça va trop vite », « ma vie est vide », « je suis dépassé », « je vais de plus en plus vite pour rester sur place » etc.) mais pas d'analyse approfondie de discours, d'entretiens, de récits permettant de comprendre cette question si compliquée de l'articulation (qualitative) des « niveaux de temps » (en fait des temporalités) aussi bien dans l'activité (qui implique la question du sens) que dans les tournants de l'existence (choix de vie, bifurcations, anticipations...) ou dans les orientations symboliques (croyances religieuses, opinions et votes politiques, questions éthiques qui engagent une philosophie de l'Histoire...). Tout se passe comme si le temps techno-économique écrasait tous les autres et déterminait les temps vécus de la vie quotidienne. Le déterminisme technologique serait-il de retour avec ce livre qui marquerait ainsi un « retour du système » ?

Accord III

6Et pourtant, on est souvent d'accord avec les constats et diagnostics avancés sur « les temps présents », les « crises » et les « paradoxes » de l'époque, qualifiée de « modernité tardive ». « L'époque est détraquée, c'est un temps de crise, symptôme d'une crise des temps » (p 27). On ne pourrait pas mieux préfacier le numéro 13 de la revue Temporalités ! Rosa fait appel à Max Weber et à sa « cage d'acier » pour stigmatiser « la cristallisation culturelle et structurelle de l'époque ». Il invoque Virilio et sa notion d' « immobilité fulgurante » pour désigner « le déchaînement de l'histoire événementielle et l'immobilité des structures profondes » « Plus rien d'essentiel ne se passe, rien de neuf, plus d'utopie, plus d'avenir » (p 29). Serait-ce la « fin de l'Histoire » prophétisée par Fukuyama en 1992 ? Rosa n'écrit pas ça mais constate « une accélération des processus orientés vers un but » (la Zweckrationalität de Weber) et la désynchronisation des autres processus culturels et structurels (la Wertrationalität de Weber). Rosa rapproche cette « rupture dans la modernité » de la question générationnelle : le « changement social » est devenu plus rapide que la succession des générations, de sorte que la transmission culturelle ne se fait plus. L'intra-générationnel a remplacé l'inter-générationnel : cela implique des changements majeurs « tout au long de la vie » et impose au cycle de vie un rythme tel que la continuité avec les générations précédentes se rompt. Plus de transmission, plus de sens, plus de pause, plus de valeurs communes (Wertrationalität). Le quantitatif (toujours plus et plus vite) tend à remplacer le qualitatif (moins mais mieux). Ces constats sont difficilement révocables : nous sommes dans un temps de crise qui remet en cause l'articulation des temporalités, et mène à la domination de la techno-économie et à l'imposition de normes intenable (tous gagnants, tous performants, tous compétents...).

Critique III

7Mais qu'est-ce au juste que ce changement social qui s'accélère ? De quoi s'agit-il ? Qui accélère quoi et pourquoi ? C'est sans doute le nœud du livre, ce qu'il faut dénouer pour voir clair. La thèse de l'accélération des techniques (jusqu'à Internet qui atteint la vitesse de la

lumière) et même de la productivité globale (via l'intensification du travail et les nouvelles technologies informatiques permettant d'accélérer la rotation du capital et la circulation des marchandises) apparaît convaincante. Pour autant, la thèse de « l'accélération du changement social » suscite un certain doute. Mais au fait qu'est ce que le changement social pour Rosa ? C'est ici qu'il faut faire avec lui un détour théorique par la « théorie des systèmes », celle énoncée il y a un demi-siècle par Parsons aux États-Unis et reprise et modifiée il y a un quart de siècle par Luhmann en Allemagne. Le concept-clé est celui de « compression du présent » c'est-à-dire « de la période pendant laquelle existent des attentes communes fondées sur des valeurs communes » (p. 99). Selon Rosa suivant Luhmann on assiste, avec la modernité tardive, à une obsolescence de plus en plus rapide des expériences et des attentes orientant l'action. La montée des incertitudes, de l'instabilité, de la déstabilisation récurrente provoque cette « réduction du présent », du « maintenant concret de l'action » (p. 101), c'est-à-dire d'un ordre social indispensable à la mise en œuvre d'actions orientées par des valeurs stables et fondées sur des attentes sûres. Voilà pourquoi l'accélération des changements sociaux, c'est-à-dire des normes, des modes, des savoirs, des parcours bloque l'action orientée et réduit de plus en plus le présent à la réaction aux pressions du temps dominant...

8 Cette problématique du changement social minimise fortement tous les mouvements sociaux de contestation de l'hégémonie du système techno-économique et fait peu de place aux expérimentations d'autres rapports au temps et d'autres articulations de temporalités. Il débouche aussi sur un paradoxe frisant le paralogisme. Si le présent se rétrécit, si le passé n'enseigne plus et si le futur ne génère plus d'attentes, que reste-t-il des temps ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un « présentisme » (Hartog) au sens de limitation des actes au court terme, à l'urgence, à l'immédiat plutôt que d'une « compression » d'un présent supposant une inscription dans un passé signifiant et un avenir prometteur ? Cette dernière conception ne suppose-t-elle pas une priorité accordée au système et à l'ordre social peu compatible avec la modernité (classique ou tardive) ?

Accord IV

9 Cela dit, tout ce que Rosa écrit de l'accélération des rythmes de vie et même de « l'accélération de l'histoire » peut difficilement être contesté. Prenons d'abord l'accélération de l'histoire selon Marx et Weber (p. 67 et suivantes). Qui contesterait encore aujourd'hui le constat d'une « révolution permanente des moyens de production », d'un « bouleversement incessant des forces productives » ? Qui nierait le caractère envahissant de l'impératif de modernisation qui renvoie au processus de « rationalisation » c'est-à-dire « de réalisation accélérée d'objectifs par la réduction des étapes et l'augmentation de l'efficacité » (p. 70) ? Qui ne confirmerait pas le caractère prophétique de la phrase de Benjamin Franklin rapportée par Max Weber : « Remember that time is money » ? Faire (mieux ?) en moins de temps, c'est gagner de l'argent car le temps gagné peut (et doit) être employé à faire autre chose de rentable. Ne dit-on pas « il faut mettre le temps à profit » et « perdre son temps est le plus mortel des péchés » ? N'insistons pas : Marx et Weber l'avaient déjà remarquablement analysé, la (première) modernité capitaliste est à la fois une énorme accumulation de marchandise issue d'une extorsion accrue de surtravail, c'est-à-dire de temps non payé (Marx), un « cosmos prodigieux ancré dans l'histoire » et « une maîtrise du temps par la prévision » (Weber). Certes, il ne s'agit pas des mêmes temps (celui du travail vivant chez Marx, ceux de l'ancrage passé et de l'anticipation future de l'éthos chez Weber) mais il s'agit bien, dans les deux cas, avec le capitalisme, d'une configuration radicalement nouvelle des temporalités. Avec la seconde modernité, certains processus se sont accélérés : vitesse de transmission des

informations, des transactions financières, des processus et flux de production et sans doute des « rythmes de vie » soumis à l'obsolescence accélérée des techniques, des modes et des habitudes... Les exemples pris par Rosa dans les champs de la musique (du Boléro de Ravel à la musique techno), du cinéma (montage accéléré, fondu enchaîné, clips) des transports (du chemin de fer à l'avion et à la fusée) des télécommunications (du télégraphe à Internet), de l'alimentation (du banquet au fast food) et même au roman (de Baudelaire à Thomas Mann) sont à peu près convaincants. L'accélération technique et celle du rythme de vie sont à prendre en compte dans l'élaboration d'une théorie sociale de la modernité, et notamment dans le passage de la première modernité à la seconde.

Critique IV

10 Mais est-ce bien cette accélération qui fournit la clé de la modernité, notamment en ce qui concerne les individus et leurs identités ? Concernant la théorie des systèmes et notamment la différenciation fonctionnelle (Lüthmann), la notion de « désynchronisation des structures temporelles » et celle de « complexification » (p. 73) m'apparaissent autant sinon plus heuristiques que la notion d'accélération, trop mécaniste. Mais c'est à propos du processus d'individualisation et de la notion d'« identité situative » que mes réticences sont maximales. Concernant l'individualisation, on trouve cette formule intrigante : « l'essence de la modernité est le psychologisme » (p. 76). Associé à « la recherche permanente d'expériences inédites » et à « une économie affective, une structure mentale et une vie nerveuse tournées vers l'accumulation d'émotions » ce psychologisme conduit Rosa, à la suite de Virilio, à la valorisation inconditionnelle de la vitesse et à la « domination du plus rapide » (effet Lucky Luke ?) et au-delà, à la notion provocatrice « d'immobilité fulgurante » (p. 77).

11 Rosa rapproche cette notion et perspective des analyses de Walter Benjamin sur « l'incapacité des sujets à transformer les chocs du vécu quotidien en authentique expérience » et donc « l'incapacité de s'approprier ce qu'ils vivent dans des modèles narratifs stables associés dans la mémoire et légitimés par l'histoire, c'est-à-dire incorporés à leur identité comme histoire de vie » (p. 179). Comme chez le joueur qui « enchaîne des vécus non cumulatifs », Rosa conclut à l'émergence d'une *identité situative* comme « nouveau rapport subjectif à soi-même » (p. 180). Il s'agirait d'un « Soi ponctuel » (p. 182) enclin à « des révisions biographiques permanentes » et soumis à des mises en mouvement incessantes, bref « détemporalisé », incapable d'étaler un projet dans le temps futur (p. 275 sq.). Il s'agirait d'un Soi « purement relationnel », entièrement dépendant du contexte et de l'Autrui qui lui attribue une étiquette, un Soi démultiplié, sans aucune profondeur biographique, un « individu sans qualité » (Musil), un caméléon social, un être sans histoire « orienté seulement vers la situation » (p. 289).

12 Il faut le reconnaître : Rosa n'appuie ces constats sur aucune analyse empirique. Même s'il évoque la dépression comme « mal de la seconde modernité » en faisant allusion aux travaux d'Ehrenberg (l'un des rares auteurs français cités avec Durkheim, Foucault, Bourdieu et... Chesneaux), il n'était sa thèse de l'identité situative que par des exemples littéraires. Plus significatif : il ne démarque pas cette thèse de celle sur les « identités post-modernes » (p. 276) de la « fin du sujet » et de ses identités stables aboutissant à la « pétrification progressive des structures profondes » (p. 342 citant Clauss Offe). On aboutit ainsi à une sorte de paradoxe : le changement social accéléré n'est en fait qu'un leurre qui cache une rigidification des structures sociales antérieures ; l'accélération du rythme de vie, un faux-semblant qui masque une dissolution de l'identité personnelle, une pétrification dans un

Soi détemporalisé, incapable de se raconter et de donner le moindre sens à sa vie. Ce n'est pourtant pas ce que montrent les enquêtes reposant sur des récits de vie ou des entretiens biographiques. Elles concluent généralement à la pluralité de formes narratives et identitaires et à des crises d'identification qui impliquent des mixages et bricolages divers entre ces formes. Une identité purement relationnelle sans aucune capacité à se raconter renvoie plutôt à des situations d'exclusion sociale exceptionnelles.

13 C'est en effet sur un diagnostic de « fin du politique » que s'achève le livre de Rosa. On peut le résumer en une phrase : « plus de changement dirigé, orienté, volontaire mais des changements permanents, imprévisibles, non dirigés, privés de mouvement et incontrôlables ». On ne peut s'empêcher à la célèbre exclamation du Comte dans le *Guépard* de Visconti (d'après le roman de Lampedusa) : « Changer, oui, pour que rien ne change ! ». Selon Rosa, l'accélération sociale s'est retournée contre le projet d'émancipation humaine et d'autonomie du sujet. Ainsi écrit-il pertinemment : « le lien présent-passé-futur est rompu » (p. 39). Ce lien est celui des Lumières et de la première modernité « progressiste » qui liait le présent au dépassement du passé enchaîné et à l'anticipation d'un avenir libéré. De ce fait, l'action politique se résume à « l'inévitable adaptation structurelle ». L'accélération technique relayée par celle du capitalisme mondialisé et de sa financiarisation instantanée empêche tout projet collectif ambitieux. Ne restent que « le risque d'exclusion de ceux qui ne peuvent suivre le mouvement » (p. 366), le privilège absolu du court terme, l'expérience de l'aliénation consistant pour la majorité « à vouloir ce que l'on ne veut pas », le risque d'une catastrophe écologique ou terroriste, la désynchronisation des sphères du social (travail, famille, loisir...) et la généralisation d'un temps de crise synonyme de cette crise du temps.

14 Les scénarios possibles sont tous sombres, même si l'ouvrage se termine sur une citation de Bourdieu qui laisse entendre que la connaissance de tous ces mécanismes offre des moyens de s'opposer à ces tendances... accélérées. Mais comment concilier l'hyper-déterminisme de cette perspective temporelle-systémique de Rosa avec l'idée d'une opposition efficace à une accélération aussi désastreuse qu'inéluctable ? Il me semble qu'il ne reste que deux voies. Celle du postmodernisme (auquel Rosa n'échappe pas toujours) prend acte de la dissolution du social et de la fin de l'histoire pour célébrer « des formes inédites de subjectivité créatrice ». Et puis celle de la multiplication et de la synthèse (et de sa présentation dans un numéro de *Temporalités*) de recherches empiriques coordonnées et de grande ampleur mobilisant toutes les sciences sociales (y compris les historiens peu pris en compte par Rosa) pour soumettre à l'épreuve de la connaissance cette thèse de la « fin du politique », de l'impossibilité de contrecarrer l'hégémonie du temps technico-capitaliste par des mouvements et réformes politiques promouvant un autre temps qui ne soit ni de la mesure, ni de l'argent, ni de la vitesse, ni de la modernité mais qui soit, selon la belle expression de Chesneaux, le *compagnon* de chacun, l'expression de sa liberté et de sa relation à l'Autre, incompatible avec tous les attributs précédents. Une autre configuration des temporalités. Sans ce genre d'utopie, le temps linéaire, vide, abstrait et accéléré ne peut qu'être rejeté.